

## Comment ne pas vous regarder ?

Comment ne pas vous regarder, vous qui êtes si belles, si fraîches, et, ce que l'on imagine probablement à tort, si pures. Vous êtes parfaites en vérité, et quand l'on vous voit passer ainsi, dans un cortège, ce ne sont pas les troupeaux que l'on regarde, si beaux puissent-ils être, avec en tête des vaches superbement décorées, de ces bouquets rouge et blanc, ou bleu et blanc, enfin, de toutes les couleurs, avec des violets pétants, et des verts à croquer, les couleurs, ça ne manque pas ; non, c'est vous que l'on regarde, qu'on admire, qu'on photographie pour avoir le souvenir, qu'on suit des yeux, dès l'instant où vous êtes apparues jusqu'au dernier moment où vous disparaissiez au bout de la rue, là où la route, elle tourne.



On n'a vu que vous. Et l'on a rêvé de vous aussi. L'on s'est dit :

- Quelle belle femme !

Ou encore :

- Quelle femme magnifique ! Si l'on avait trente ans de moins et qu'on la sache libre, on la demanderait en mariage. Car l'on se persuade soudain qu'on saurait la rendre heureuse.

Mais bien sûr que l'on sait que tout cela, c'est du folklore, et que ce matin, à la place de vous rendre à l'écurie et de traire, vous vous êtes pomponnées, fardées, vous vous êtes regardées cent fois dans la glace, pour voir si cette

dernière robe que vous vous êtes achetée pour l'occasion, elle vous va. Vous aviez juste une petite retouche à faire, dans le bas. Et puis elle s'est montrée parfaite, cette robe. Et alors, vous, une fois mise, vous l'avez faite tourbillonner autour de vous, vous avez dansé, vous avez valsé, rien que pour faire tourner la robe. Belle, que vous êtes-dites, plus même, parfaite.

Mais il n'y a pas que votre robe, il y a votre chemisier, votre gilet, votre foulard, et le tout, dans les mêmes tons, constitue un ensemble d'une beauté romantique. Ni trop chargé ni trop simple. Plutôt classique. Il vous va comme un gant. Il vous rend plus jolie encore que vous ne l'êtes d'habitude dans des habits traditionnels. Il vous sort surtout de votre vie ordinaire, il vous met hors de vous. Il fait de vous une nouvelle personne. Et celle-ci joue les bergères, prend plaisir à défiler, jouit jusqu'au bout des ongles de se montrer à son avantage, mère heureuse de jolis enfants. Goûte à cette admiration sans borne qu'on lui porte soudain, partie prenante d'une fête heureuse que l'on peut rattacher au pays, à la terre sa mère, sacrée et éternelle.

Mais peut-être qu'après tout vous l'êtes réellement, bergère, donc que vous ne faites pas que vous pavaner pour une heure seulement. Qu'au contraire, une fois la fête finie, vous ramènerez vos chèvres dans l'exploitation que vous avez à proximité et où vous les soignez. Ou que peut-être même vous aussi vous monterez à l'alpage – on imagine que c'est le temps de la montée et non celui de la descente - où vous allez rester quatre mois. Avec tout ce que cela comporte. C'est-à-dire des temps de misère, des extérieurs de chalets pas plus corrects qu'il ne le faut, avec boue et cailloux, une purée pas possible dans laquelle les bottes s'enfoncent et ne ressortent plus. Alors qu'il a plu presque dix jours sans s'arrêter et que le soleil a été absent en conséquence. Ce cher ami le soleil, qui nous manque tellement quand il joue ainsi à se cacher pour nous donner à croire qu'il ne reviendra jamais.

Ma bergère... Je la laisse aller sans qu'elle sache même que je la regarde. Encore que la trouve jolie voire appétissante, je n'ai pas un désir singulier d'elle. Tout le charme, et même la volupté est dans le fait que je puisse la voir. Et j'imagine alors que ceux qui la suivent, filles et garçons, ce sont ses enfants sur lesquels elle veille. Elle les tire certes, mais les veille aussi. Un œil sur le devant, pour guider le troupeau, mais aussi de temps en temps un regard sur l'arrière, qu'ils suivent, pas qu'ils ne se défilent, les encourager à tenir le rythme et qu'ils fassent bien comme il faut leur boulot, c'est-à-dire de conduire ces bêtes à travers la ville, et puis bientôt les ramener à l'écurie. Ce qui n'est jamais aisé avec ces charrettes de bêtes, têtues comme c'est pas possible, et qui manifestent si souvent leur volonté presque inébranlable d'aller voire ailleurs si nous y sommes !

O troupeau, Ô jeunes dames ou jeunes filles, Ô enfants qui avez revêtu une tenue de même style, jupes pour les filles, pantalons et mandzons et belle chemise d'alpage pour les garçons, je vous trouve admirables de beauté. Et surtout, quelque part, je ne peux pas m'empêcher de vous envier. Car voilà ce

que je dis, c'est la vie vraie que vous vivez aujourd'hui. Et il n'y en aura jamais de meilleure.